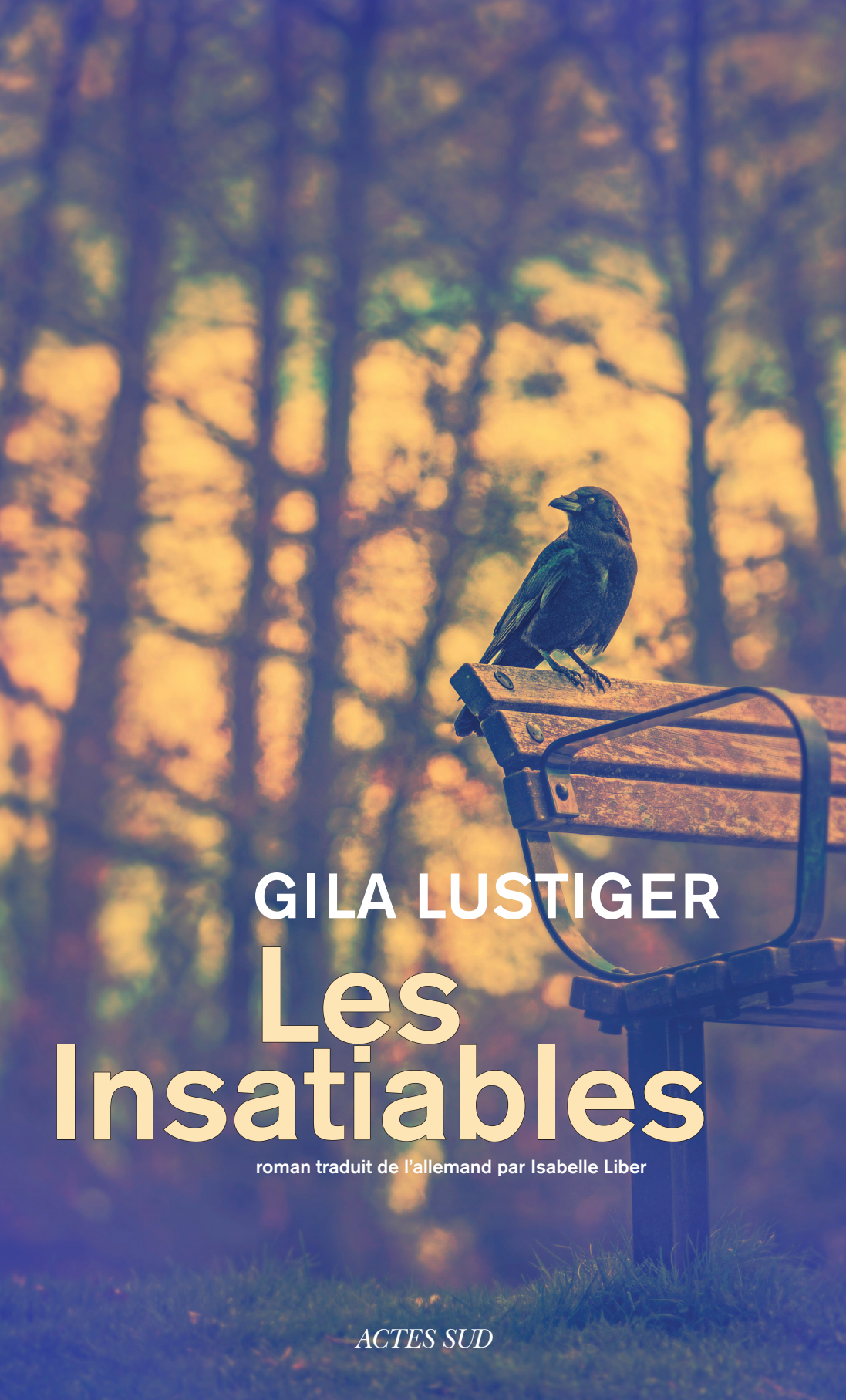


GILA LUSTIGER

Les Insatiables

roman traduit de l'allemand par Isabelle Liber

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En 1984, Émilie T., jeune escort-girl parisienne, avait été sauvagement assassinée, meurtre jamais élucidé. Vingt-sept ans plus tard, la presse annonce l'arrestation d'un employé de banque sans histoires, Gilles Neuhart, dont l'ADN correspond à celui trouvé sur la scène du crime.

Dix-sept lignes – c'est ce que son rédacteur en chef demande à Marc Rappaport sur cette affaire. Le journaliste, homme complexe et tourmenté, suit son intuition et cherche, envers et contre tout, à en savoir davantage sur le destin de la jeune femme.

Patiente et tenace, son enquête lève le voile sur un drame sanitaire impliquant quelques insatiables de l'industrie chimique et de la sphère politique.

Dans cet ambitieux roman dédié au journalisme d'investigation, Gila Lustiger dresse un portrait impitoyable de certains milieux français. S'inspirant de faits réels, l'auteur explore strate par strate la société parisienne et provinciale.

Un réquisitoire puissant contre les maux qui affligent nos démocraties néolibérales.

GILA LUSTIGER

Gila Lustiger, auteur de langue allemande, vit en France. Elle a notamment publié Nous sommes *(Stock, 2005, sélectionné pour le prix Médicis étranger),* Un bonheur insoupçonnable *(Stock, 2008) et* Cette nuit-là *(Stock, 2013).*

DU MÊME AUTEUR

L'INVENTAIRE, Grasset, 1998.
QUEL BONHEUR !, Grasset, 2000 ; Le Livre de Poche n° 15355.
NOUS SOMMES, Stock, 2005 ; Le Livre de Poche n° 30842.
UN BONHEUR INSOUPÇONNABLE, Stock, 2008 ; J'ai lu n° 10227.
CETTE NUIT-LÀ, Stock, 2013.

Photographie de couverture : © Danilo Piccioni / Arcangel images

"Lettres allemandes"
série dirigée par Martina Wachendorff

Les citations au début du chapitre 29 de la deuxième partie du roman proviennent de Gershom Scholem, *Les Grands Courants de la mystique juive*, trad. de Marie-Madeleine Davy, Payot, 1973, p. 368.

Titre original :
Die Schuld der Anderen
Éditeur original :
Berlin Verlag in der Piper Verlag GmbH, Berlin
© Gila Lustiger, 2015

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06929-2

GILA LUSTIGER

Les Insatiables

roman traduit de l'allemand
par Isabelle Liber

ACTES SUD

Vint enfin un temps où tout ce que les hommes avaient regardé comme inaliénable devint objet d'échange, de trafic et pouvait s'aliéner. C'est le temps où les choses mêmes qui jusqu'alors étaient communiquées, mais jamais échangées ; données mais jamais vendues ; acquises, mais jamais achetées – vertu, amour, opinion, science, conscience, etc., – où tout enfin passa dans le commerce.

Karl Marx

Bien que ce roman soit inspiré de faits réels, son intrigue et ses personnages sont fictifs.

PREMIÈRE PARTIE

1

Il avait plu pendant des heures, mais aux premières lueurs de l'aube, l'humidité s'était évaporée sans laisser de trace. Paris, cette ville assurément faite pour le soleil, resplendissait sous un ciel bleu immaculé. La lumière ondoyait sur la Seine, un bateau rempli de touristes inertes passait sous un pont. Les quais semblaient avoir été blanchis à la chaux. Ailleurs aussi, la lumière éclatante du matin avait englouti les couleurs. Il ne restait plus que le clair et l'obscur, le blanc, l'ocre et le bleu. Et là-bas, où les arbres poussaient en rang ordonné, quelques taches de vert.

Marc promena son regard jusqu'aux berges. Voitures, camionnettes de livraison, autobus, motos : du bruit et, partout, l'impatience. La circulation était encore plus ou moins fluide, mais le vacarme des véhicules sur les voies pavées des bords de Seine était déjà si assourdissant que Pierre, à ses côtés, avait dû interrompre sa conversation téléphonique plusieurs fois et attendre le feu rouge pour continuer. Marc l'entendit demander à sa secrétaire d'envoyer un jeune journaliste au Palais-Bourbon, où les agriculteurs manifestaient. Évidemment, il aurait aussi pu appeler le rédacteur responsable du dossier, mais tout passait toujours par Anaïs. Elle avait beau avoir moins de trente ans, elle incarnait pour lui une sorte de figure maternelle.

Au feu vert, le bus touristique rouge qui semblait boucher toute la largeur des guichets du Louvre démarra et passa lentement devant eux. Depuis le premier étage panoramique, quelques visages

blafards barrés de lunettes de soleil surdimensionnées se tournèrent vers eux comme à la recherche d'une attraction de plus dans une ville qui en comptait déjà tant. Un enfant agita la main et Marc répondit d'un geste, tandis que Pierre expliquait à sa secrétaire pourquoi il ne voulait consacrer que dix lignes, pas plus, aux fruits et aux bouses de vache que les agriculteurs allaient déverser devant le Parlement – pour leur quatrième manifestation de l'année.

"Au vingt-heures, ils n'auront même pas trente secondes", fit-il remarquer. Marc savait que son rédacteur en chef ne cherchait pas tant à se justifier aux yeux d'Anaïs qu'à lutter contre sa mauvaise conscience, et qu'Anaïs, aimable et patiente comme elle l'était, trouverait les mots pour qu'il puisse aborder sereinement l'après-midi. Le bus franchit le pont en cahotant et prit à droite en direction du musée d'Orsay. Sous les arcades, un Indien ou un Pakistanais qui avait installé son commerce à l'ombre leur tendit une bouteille d'eau au prix exorbitant de trois euros cinquante. Marc le connaissait. Il l'avait déjà croisé plusieurs fois. En automne, l'homme aux cheveux noirs et aux grandes dents dans un visage osseux vendait des parapluies *made in China* devant le Louvre et, le soir, il écumait les terrasses du quartier avec des roses de Hollande. Marc refusa d'un geste de la main et le vendeur replaça la bouteille dans la bassine remplie de glace, l'œil à l'affût des touristes.

Presque midi et demi. Tout le monde courait après quelque chose. Il n'y avait que lui, Marc Rappaport, à flâner sur un pont et à prendre le temps de regarder tout autour. À cette heure-ci, le pont, les arbres, la rive, ce trottoir dont le soleil avait chassé toute ombre pour en faire un creuset de lumière – tout lui appartenait.

Ils avaient prévu de déjeuner chez Lipp, comme tous les mardis, mais en prévision de la manif, les CRS avaient bouclé le boulevard Saint-Germain. Marc avait compté quatorze véhicules d'intervention. Du coin de l'œil, il avait vu les policiers prendre possession du quartier, descendre des cars avec leurs casques, leurs boucliers et leurs matraques, se déployer dans toute la rue et attendre, les traits tendus, qu'on leur donne l'ordre d'intervenir. Marc et Pierre avaient aussitôt opté pour un repli stratégique dans un autre quartier car ils tenaient tous deux en aversion les hommes en bleu foncé. Ils les voyaient comme les voyaient d'anciens sympathisants

du Mouvement autonome, qui avaient eux-mêmes eu dans leur jeunesse quelques différends avec les autorités et considéraient aujourd'hui comme le pire des affronts qu'on les laisse passer comme ça, sans même leur demander leurs papiers. Vieillir était inévitable, d'accord, mais à quarante ans tout juste révolus, voilà que dans leurs tenues gris foncé, ils semblaient soudain aussi inoffensifs qu'autrefois leurs pères dans leurs costumes bien taillés.

"Envoie aussi quelqu'un pour faire des photos, on ne sait jamais, au cas où ça dégénérerait, dit Pierre à Anaïs, puis, en jetant un coup d'œil à Marc : On va où, en fait ?

— Rue Sainte-Anne", répondit Marc.

Il y a quelques années encore, on allait là pour se faire masser dans l'un des nombreux salons qui jalonnaient la rue. Mais une ville change plus vite que le cœur d'un mortel, Baudelaire le savait. Les clubs gays avaient fermé et, sans qu'on sût pourquoi, cela avait été au tour des restaurants japonais d'envahir le quartier.

2

La prostituée s'appelait Émilie Thevenin. Marc avait passé une bonne demi-heure à téléphoner ici et là pour dénicher une information qu'il n'était même pas certain d'utiliser. Après tout, qui voulait vraiment connaître le nom d'une pute étranglée presque trente ans auparavant ? D'autres se seraient contentés d'appeler Émilie "la victime", mais ceux-là n'avaient pas son talent.

Elle n'avait même pas fêté ses vingt ans. Il ne savait presque rien d'elle – seulement qu'elle venait d'une petite ville de province et qu'elle était partie à Paris à dix-huit ans pour étudier l'histoire à la Sorbonne –, mais il aurait pu retracer dans les moindres détails la façon dont les choses s'étaient déroulées. Il l'imaginait, en plus de ses études, tenter de gagner sa vie comme vendeuse (ou comme serveuse). Et puis, un week-end ou un autre, dans une discothèque ou une autre, rencontrer une vieille amie. Se laisser convaincre d'essayer – Allez, rien qu'une fois, pour voir. Pas de quoi en faire toute une histoire, hein, il faut envisager les choses calmement.

Subir les lubies d'un chef toute la sainte journée, c'est vraiment ce qu'elle veut ? Quelle idée de se tuer comme ça à la tâche pour un salaire de misère ! Où est le mal, pourquoi ne pas faire jouir quelques hommes d'affaires friqués et savourer en plus (bonus de l'escort) bons vins et bonne chère ? Elle ne va quand même pas rester vierge pour le seul et l'unique ? Ah ! Alors… – et, pour finir, se convaincre elle-même d'être fière de son choix. Non, elle n'est pas de ces femmes à la dérive qu'on force à la prostitution. Pas elle. Elle couche de son plein gré, contre un dédommagement qu'on peut qualifier de significatif. Car elle est jeune, cultivée (en première année d'histoire), française, jolie. Et si quelqu'un trouve quelque chose à y redire, c'est par mesquinerie, voilà tout. Avec un corps sans défauts, une fraîcheur et une naïveté toutes juvéniles, elle a accès au monde de l'argent facile, sans parler de la liberté de pouvoir choisir ses horaires ; oui, elle peut s'y faire. Et l'expérience aurait même pu durer encore un an ou deux, peut-être plus, si au mois de mai, en fin d'après-midi, Gilles Neuhart, employé de banque, ne l'avait pas étranglée. Frappée, attachée, violée, étranglée.

Assassinée.

3

Après la soupe miso, ils attaquaient maintenant la salade de chou décorée d'une tranche de concombre défraîchie. D'ici les sushis, Marc devrait avoir convaincu Pierre, son ami de longue date et rédacteur en chef, qu'à partir d'un communiqué d'à peine quelques lignes, il y avait de quoi faire un article plus fourni. L'encart avait paru sous un titre terriblement banal. Quelque part en page quatre. Sans mention de l'auteur.

UN MEURTRIER IDENTIFIÉ 27 ANS APRÈS LE CRIME

D'après les déclarations de la police judiciaire, une analyse ADN aurait permis d'élucider un meurtre commis il y a 27 ans.

> En 1984, une prostituée de 19 ans avait été violée et assassinée dans un appartement du boulevard Edgar-Quinet où elle travaillait. Grâce aux nouvelles méthodes d'investigation criminelle, l'étau s'est resserré sur un employé de banque de 48 ans. Âgé de 21 ans au moment des faits, il aurait frappé la prostituée, puis l'aurait violée et étranglée avec un bas en nylon. "Sur la base d'analyses génétiques poussées, nous avons tout lieu de penser que le suspect est aussi le coupable recherché", a confirmé le commissaire Carletti, précisant que la police avait trouvé sur le bas des particules de peau ayant clairement pu être attribuées au meurtrier supposé.

Pendant que Pierre se concentrait sur les gestes experts du cuisinier occupé à étaler sur une natte noire les feuilles brunes et luisantes de nori, Marc, même s'il savait que ça ne menait à rien, entreprit de lui raconter l'histoire du meurtrier supposé, Gilles Neuhart.

Jusqu'à il y a deux jours, avec sa femme et leur fille de dix-neuf ans, l'homme vivait une vie sans histoire dans un quatre-pièces avec balcon, à Clamart. Tous les matins, il prenait le train de 8 h 35 pour Paris, descendait sept minutes plus tard à la gare Montparnasse, pas très loin d'ailleurs de l'appartement où, trente-sept ans auparavant, il avait étranglé et abandonné sur son lit la jeune Émilie. Ensuite, la ligne 4 l'emmenait jusqu'à Saint-Michel, soit tout près de l'agence bancaire où il travaillait sans grande ambition depuis treize ans. Presque tous les jours, avant de commencer sa journée, Neuhart buvait un petit noir en lisant le journal au comptoir d'un café du boulevard, parlait avec le patron et un autre habitué de ce qui se passait dans le monde et râlait contre le gouvernement. Presque tous les midis, il commandait le menu A au chinois du coin. Et presque chaque soir, avant de monter dans le train de 19 h 01 ou dans celui de 19 h 16, il buvait une bière accoudé au zinc d'un bistrot, près de la gare Montparnasse. Tous les lundis, il jouait au tennis avec un collègue. Mangeait tous les mardis avec sa fille au restaurant libanais le plus proche de la fac. Allait au cinéma avec sa femme tous les jeudis après le travail. Et tous les premiers vendredis du mois chez le coiffeur. Cela depuis maintenant

treize ans. Le même café, le même train, le même journal, le même menu, le même coiffeur… Une vie figée dans les rituels. À la banque aussi, Neuhart avait ses petites manies. Comme la cigarette de dix heures trente précises, sur le trottoir, entre la boîte aux lettres et le fleuriste. Marc en était arrivé à la conclusion que la vie de Neuhart était faite d'une succession de petits moments soigneusement planifiés. Moments qui, à leur tour, pouvaient être répartis en deux catégories : les devoirs et les plaisirs simples que Neuhart s'accordait avec la minutie d'un être maniaque bourré d'habitudes.

Marc avait un vrai don pour dénicher les histoires qui avaient plus de potentiel qu'on aurait pu le croire à première vue. Et là, il le sentait : il y avait encore beaucoup de choses à découvrir. Il avait un peu fouiné, beaucoup téléphoné et posé des tas de questions, il avait passé en revue les voisins et les collègues de bureau. Il avait profité de leur émotion – on n'apprenait quand même pas tous les jours qu'on avait vécu et travaillé à côté d'un assassin –, mais il avait rencontré partout la même incompréhension. Gilles Neuhart était considéré comme un collègue fiable. Un voisin serviable. Un père aimant. Un client poli. Un joueur de tennis fair-play. D'accord. Sauf qu'une analyse ADN, ça ne mentait pas.

Un raseur. Un ringard. Un sympathique père de famille avec un petit secret, un léger dérapage, une minuscule éraflure biographique : un meurtre. Au demeurant, un parcours sans tache.

Marc s'était "procuré" quelques photos de Neuhart – en emportant le cadre à photo numérique posé sur son bureau, à la banque. Depuis déjà deux jours, il scrutait le visage de Gilles Neuhart. Debout sur la plage, en maillot de bain rouge, entre sa femme et sa fille de quatre ou cinq ans. Assis quelques années plus tard aux côtés de son épouse, à une table de fête. Le bras tendu, pointant fièrement du doigt sa toute nouvelle voiture. En train de décorer un arbre de Noël. Et puis sa fille, brandissant un cochon d'Inde, chantant à une fête de l'école, apprenant à nager avec papa. Enfin, tout le programme nuptial : arrivée du marié, arrivée de la mariée, échange des alliances et pièce montée.

Gilles Neuhart avait passé les vingt dernières années de sa vie à sourire innocemment au photographe, et Marc estimait qu'il

était de son devoir de journaliste de percer le secret de cet homme qui, trois jours auparavant, si on lui avait annoncé que sa vie allait changer bientôt, se serait sans doute contenté de hocher la tête sans y croire une seule seconde.

4

"Et pourquoi ont-ils décidé de rouvrir l'enquête ? demanda Pierre, quand Marc lui eut raconté ce qu'il savait.

— Parce que le meurtre n'avait pas été élucidé.

— Il l'a vraiment assassinée il y a trente ans ?

— Il y a vingt-sept ans."

Pierre plissa le front, sceptique.

"Mais qu'est-ce qui les a poussés à rouvrir une enquête vieille de vingt-sept ans ?

— Neuhart a laissé des empreintes sur le lieu du crime, mais à l'époque, ils n'avaient pas les moyens techniques de les exploiter.

— Et il n'a commis aucun autre meurtre, ni avant ni après ?

— Non, pas que l'on sache, du moins.

— Attends, mais comment se fait-il qu'ils aient eu son ADN ?"

Pierre vérifiait les informations, comme toujours.

"Il y a quelques semaines, Neuhart a fait faire un test génétique pour démentir une paternité. Un amour de jeunesse qui voulait lui faire avaler qu'il avait un fils de dix-sept ans. Sa femme a menacé de demander le divorce, et il a couru dans un laboratoire pour donner un échantillon de salive."

Pierre le regardait, stupéfait. Marc savait bien ce que son ami pensait. Que la vie était vraiment surprenante. Qu'elle nous jouait de ces tours… Être confondu pour un crime parce qu'on avait voulu réfuter un mensonge !

"La police a accès à ce genre d'analyses ? Je ne savais pas.

— Si tu savais à quoi ils ont accès…

— Et c'était un laboratoire privé, tu dis ?"

Marc ne répondit pas : il avait remarqué que Pierre était à deux doigts de rendre son verdict. Il se passait la main dans les

cheveux, comme il le faisait toujours avant de prendre une décision ou d'annoncer quelque chose.

Allez, vas-y. Donne-moi le feu vert. Marc jeta un coup d'œil au cuisinier qui étalait une fine couche de riz sur une feuille de nori, puis y disposait des bâtonnets de concombre qu'il saupoudrait de sésame. Couche après couche, l'homme poursuivit son œuvre, puis roula le tout en un gros boudin qu'il découpa en morceaux de taille égale.

"Alors, tu en dis quoi ?" demanda Marc en voyant la bouche de Pierre se plisser en une moue sévère.

Quand Pierre cédait tout en se reprochant secrètement de n'avoir pas été aussi carré que l'aurait exigé sa nouvelle position, son visage se fermait. Il n'était pas encore résigné, il ne voulait pas se conformer à ce poste qui l'empêchait même de déjeuner en paix chez le japonais. On leur servit le plat principal et Marc décida de repousser la discussion, pour la bonne raison qu'il avait faim. Ils attaquèrent leurs assiettes en silence. Il faisait une chaleur étouffante dans la salle. Quelle drôle d'idée d'avoir choisi un restaurant sans climatisation. D'un autre côté, il n'y avait pas un seul restaurant climatisé dans tout le quartier. Quant à attendre sur une terrasse bondée le bon vouloir d'un serveur débordé tentant de se frayer un passage entre les tables avec son plateau, ni l'un ni l'autre n'en avaient le temps.

Marc avait transpiré toute la journée. Debout, couché, assis, dans le métro, au bureau, pendant la conférence de rédaction, et maintenant ici. D'habitude, la rue Sainte-Anne était très animée à cette heure, mais aujourd'hui, même dans ce restaurant réputé pour être bon, il n'y avait que deux tables occupées. Le week-end approchant, dès qu'il faisait chaud, les Parisiens abandonnaient leurs appartements et se réfugiaient à la campagne, laissant leur ville aux bons soins des pigeons, de la poussière et des nuées de touristes.

Marc observait en douce le patron, un Asiatique trapu au visage sans âge, qui, lui, observait les passants. À intervalles réguliers, il échangeait avec sa femme, debout derrière la caisse, des regards inquiets. Seul le cuisinier travaillait avec constance, dans un flux serein de gestes réguliers et harmonieux, comme si, plutôt que de préparer des plats pour une clientèle devenue rare, il s'adonnait à la méditation.

"Je peux ? (Tout en posant la question au couple assis à la table voisine, Pierre tendit le bras pour attraper la sauce de soja.)

— Bien sûr, répondit la femme blonde en lui souriant, mais Pierre ne lui prêtait déjà plus attention.

— Et donc, tu veux essayer d'en apprendre un peu plus sur lui ?

— Oui, fit Marc.

— Je suis sûr que tu as déjà creusé et que tu n'as rien trouvé, je me trompe ?"

Pierre regarda Marc, sourcils froncés.

"D'ailleurs, qu'est-ce qui te fait croire que cette histoire vaut le coup ?"

Pour être honnête, Marc n'était pas bien convaincu lui-même de la "valeur journalistique" de l'histoire. Le journal avait une quarantaine de pages pour rendre compte du monde, et vu l'agitation politique et sociale actuelle, il n'y avait pas vraiment de place pour un Gilles Neuhart, pour ses motivations, ses doutes et ses scrupules. L'encart de dix-sept lignes que Marc avait écrit dans la fournaise d'un bureau paysagé, entouré de visages fermés sur lesquels irradiait la lueur des écrans, semblait largement suffisant. Consciencieusement, il avait entrepris de passer en revue les cinq grandes questions.

Qui ? Gilles Neuhart.

Où ? Dans un appartement proche de la gare Montparnasse.

Quand ? Au début des années quatre-vingt.

Quoi ? Un meurtre.

Pourquoi ?

Pourquoi, pourquoi… Toi et tes sempiternels pourquoi, aurait dit son grand-père. Avec des pourquoi, on ne va nulle part. Avec des pourquoi, on n'achète rien. Ce n'est pas avec des pourquoi qu'on se trouve une femme, qu'on fait des enfants, qu'on conquiert le monde… Sauf que Marc n'avait aucune intention de conquérir le monde, du moins pas selon la feuille de route que son grand-père maternel avait établie pour lui dans les moindres détails. D'ailleurs, il n'en avait pas besoin : à l'inverse de son ancêtre qui avait dû parcourir un long chemin pour arriver là où il voulait, Marc, lui, avait appris les bonnes manières à Neuilly. Il avait grandi loin des quartiers sensibles, loin du bruit, de la décrépitude et de la violence. Là où, du moment qu'on

n'entamait pas trop la couche de vernis, même les soucis avaient quelque chose d'élégant.

Alors, son intérêt pour Neuhart venait-il de la minutie maniaque avec laquelle celui-ci avait tenté de se construire une vie, cette minutie qui lui rappelait la monotonie de son enfance ? Était-ce pour cela qu'il cherchait le mobile, l'élément déclencheur, la rupture, le pourquoi ?

Pourquoi un jeune homme bien sous tous rapports en venait-il à étrangler une prostituée ? Et comment une escort bien établie rencontrait-elle un homme pareil ? D'où tenait-il l'argent pour s'offrir une telle femme ? Et pourquoi, pourquoi, pourquoi l'étranglait-il plutôt que de prendre du plaisir avec elle ? S'était-elle moquée de lui ? Rien de ce qu'il avait trouvé sur Neuhart ne laissait entendre qu'il était de ces hommes incontrôlables qui s'emportaient et tuaient une femme sous le coup de l'émotion. Mais si le déclencheur n'avait pas été la colère, alors de quoi s'agissait-il ? Il voulait savoir.

5

Après avoir repoussé son assiette, Pierre avait encore trouvé un autre pourquoi. Évidemment.

"Dis-moi plutôt, dit-il en regardant Marc d'un air amusé, pourquoi tu veux t'occuper d'un gars comme Neuhart."

Pierre le connaissait bien, et il connaissait la réponse. Marc Rappaport, qui avait passé son bac au très privé collège Stanislas, qui était sorti d'Henri-IV parmi les premiers, qui avait ensuite fait Normale sup *et* Sciences-po, n'écrivait rien d'autre depuis cinq ans que des articles sur des meurtres, des crimes sexuels et des scandales financiers, empilant sans fin des faits sous lesquels il faisait disparaître la complexité du vivant. Et là encore, c'était l'aspect factuel de l'histoire qui avait occupé son esprit jusqu'ici. Qu'une nouvelle méthode d'analyse permette, vingt-sept ans après le crime, de confondre un homme calme et équilibré, toujours prêt à rendre service, c'était le genre de choses avec lesquelles on

pouvait faire oublier leurs soucis aux lecteurs, le temps de lire dix-sept lignes, oui. Avait-il à présent l'intention d'aborder les grandes questions métaphysiques ? Non, pas vraiment. Mais il voulait au moins comprendre ce que l'expérience définitive de la mort avait entraîné chez quelqu'un comme Neuhart. Avait-il des remords ? Avait-il, durant toutes ces années, pensé à Émilie Thevenin ? Le meurtre avait-il changé le cours de sa vie ? Était-il devenu un autre homme ? Ou bien avait-il effacé la prostituée de sa mémoire ? Et si tant est qu'il y fût parvenu, comment, par quels moyens avait-il pu retrouver la paix ?

Des questions, des questions, toujours des questions. Et une seule conclusion : il vieillissait, il perdait peu à peu de son mordant, comme Pierre, dont la mine était si pincée, maintenant, que Marc n'avait aucun doute sur la suite. Le rédacteur en chef allait céder. Allez, d'accord, dirait-il, je te donne une semaine pour tes recherches, une semaine, pas plus. Et bien sûr, à peine sorti du restaurant, il regretterait sa décision et confierait à son ami la fastidieuse page locale pour une période d'expiation d'au moins dix jours. Ce qu'il regretterait aussi. Si bien qu'un soir, il sonnerait chez Marc avec une bouteille de pomerol et un petit sourire en coin. Je peux entrer ? demanderait-il. Promis, je ne regarde pas. Alors, Marc ouvrirait la porte, les deux hommes iraient dans la cuisine et Marc aurait un peu honte en faisant disparaître les assiettes sales dans l'évier. Ça ne fait rien, laisse, protesterait Pierre en ouvrant la bouteille. Ils la videraient sans un mot, et Marc irait ensuite chercher la bouteille de scotch. Il enverrait Pierre chez l'arabe du coin parce qu'il faut du citron pour préparer un whisky *sour*, et tandis qu'il presserait le citron, Pierre, planté devant la fenêtre de la cuisine, perdu dans la contemplation de la façade de l'immeuble d'en face, se plaindrait de ses nouvelles responsabilités qui le barbaient terriblement. Il serait sérieux. Il était toujours sérieux dans ces moments-là. Il réitérerait sa plainte comme une formule magique capable de le renvoyer dans le royaume de sa jeunesse, à cette époque où tous deux appelaient à la lutte contre l'ordre établi et croyaient être les détenteurs de la vérité, les sauveurs du monde à venir. Plus tard, dans la nuit, ils finiraient par s'installer au salon pour écouter Bob Dylan, Nick Cave, Patty Smith ou ce que la vieille collection de vinyles

de Marc aurait d'autre à leur offrir. Dans l'immeuble d'en face, les dernières lumières s'éteindraient tandis que Pierre jouerait quelques accords simplistes sur la guitare désaccordée de Marc, relique d'une époque bel et bien révolue. Et comme toujours, en regardant son ami écorcher lamentablement *Boots of Spanish Leather* et *Ballad in Plain D*, assis en tailleur sur le tapis, Marc se demanderait quels étaient ses propres stratagèmes et par quelle mauvaise foi il tentait lui-même de se voiler la face.

Où en était-il, finalement ? Il habitait toujours le trois-pièces que ses parents (ou plutôt sa mère) lui avaient aménagé dans l'un des immeubles dont ils étaient propriétaires. Il conduisait toujours le même tas de ferraille. Il n'avait toujours pas renoncé à l'espoir d'écrire un jour sa thèse. Il subissait toujours le discours de sa mère qui trouvait régulièrement "tellement dommage qu'il ne soit pas parti s'installer à Berkeley avec Béatrice, son (soi-disant) grand amour d'autrefois". Il refusait toujours catégoriquement de faire plus dans la holding familiale que de siéger au conseil d'administration, ce qui se résumait à prendre place deux fois par an dans une salle de conférences avec sept représentants des salariés, le PDG Alain Toulouse, sa mère et ses trois cousines cinglées, pour voter telle ou telle décision avant d'aller déjeuner avec tout ce beau monde. Mais était-ce parce qu'il se contentait de peu ? Pour éviter d'être à la charge de quelqu'un ? Ou bien se cantonnait-il à cette vie étriquée par simple paresse ? Combien de possibilités, parmi celles qu'offrait la vie, avait-il finalement essayées ? Avait-il modifié ne serait-ce qu'une seule des coordonnées qui définissaient son existence bien réglée ? S'était-il un jour seulement impliqué dans une relation avec un autre être humain ? Avait-il assumé la responsabilité de quelqu'un ou de quelque chose ? Cela dépendait de ce qu'on entendait par "responsabilité". Selon la définition admise par les différents membres de sa famille, Marc était quelqu'un qui, par paresse, par faiblesse et par habitude, n'était pas encore descendu du piédestal depuis lequel la jeunesse se plaisait à jeter des regards méprisants sur le monde répugnant des adultes. Quelqu'un qui n'avait pas encore appris à transiger, ce que tout le monde finissait par faire. Marc laissait les membres de sa famille perplexes. Mais leurs reproches ne l'atteignaient pas vraiment. Ils ne trouvaient que rarement écho en lui.

Ce n'étaient que des pensées nocturnes qu'il faisait disparaître au matin avec la première gorgée de café noir. Une fois la radio allumée, dès qu'une voix de baryton lui récapitulait le monde en quelques mots brefs et précis, la fièvre habituelle le reprenait et il savait à nouveau pourquoi il faisait ce qu'il faisait. Au matin, tout rentrait dans l'ordre et il ne restait de l'apitoiement sur son sort qu'un vague arrière-goût dont il avait un peu honte.

Par chance, la porte s'ouvrit et un courant d'air frais se faufila jusqu'à leur table. Un touriste, espagnol ou sud-américain à en juger par ses traits, entra dans le restaurant, un guide de voyage à la main. Que pouvait-il bien faire ici, dans cette rue sans charme, bien trop authentique pour un touriste ordinaire visitant Paris ? Et effectivement, il n'avait pas l'air bien à son aise, mais il était trop tard pour reprendre le chemin de la sortie : le patron l'avait rejoint avec la carte et lui attribuait d'autorité une place près de la fenêtre.

"Et Déborah ? (Pierre s'essuya le coin des lèvres avec sa serviette.)

— Quoi, Déborah ?

— C'est à nouveau fini entre vous, c'est ça ?"

Il sentit sur lui le regard de Pierre et ne réagit pas.

"Si je pose la question, c'est parce qu'apparemment, tu comptes te servir de cette histoire ridicule pour ne pas t'occuper de ta vie."

Le touriste, pas vraiment convaincu, s'assit quand même devant le cocktail de bienvenue qu'on lui avait mis sous le nez avant qu'il ait pu suspendre sa veste au dossier de sa chaise.

"Cette fille est vraiment bien, tu sais. Vraiment très bien. Ça aurait pu marcher entre vous. Elle aime bien ce grand crétin que tu es. Ne me demande pas pourquoi, mais elle tient à toi."

Pierre se cala contre le dossier de sa chaise, les bras croisés derrière la tête. Marc savait que s'il le laissait faire, Pierre allait entamer son célèbre discours sur "Marc et les femmes".

"Bon alors, coupa-t-il, c'est oui ou c'est non ?

— Comment se fait-il que tu ne puisses jamais t'engager dans une relation ? C'est quoi ton problème ?"

Son problème ? Il n'en avait aucun. Il ne voulait pas avoir à vivre comme Pierre. Il ne voulait pas d'une femme qui le choie, pas d'enfants pendus à lui, pas de maison de campagne où il se croirait obligé d'aller parce qu'il y avait un crédit à payer sur les

vingt prochaines années, pas de berline familiale qui sentait le chien, pas d'assurance vie, pas de livret d'épargne. Il aurait pu continuer la liste longtemps, mais on pouvait aussi résumer les choses autrement : il ne voulait surtout pas avoir à sonner à la porte de son vieil ami à dix heures et demie du soir pour se retrouver ensuite à trois heures du matin à gratter du Dylan sur une guitare désaccordée en pleurant sur ses folles années.

"Je ne te comprends pas. Je ne te comprends vraiment pas. Il serait temps de grandir un peu. Elle est intelligente, drôle, sexy, indépendante…"

Et juive. Ce qui faisait qu'au bout de deux petites semaines seulement, elle avait voulu l'emmener à la bar-mitsvah de son neveu et, quelques jours plus tard, à l'enterrement de son grand-oncle Édouard. Qu'elle téléphonait chaque jour à sa mère et se disputait chaque jour avec elle. Qu'elle ne cachait rien, mais alors vraiment rien, à ses trois amies du Mouvement de jeunesse sioniste. Noémie, Mimi et Nilli savaient tout de lui. Cela se voyait à la manière dont elles le regardaient. Elles connaissaient ses plats préférés, sa position préférée pour dormir, son adresse et les caresses que Déborah lui prodiguait pour qu'il jouisse. Pendant trois semaines, ils avaient eu une vie sexuelle dévergondée, si effrénée et excitante qu'il lui suffisait d'y penser pour avoir une érection, et puis les questions avaient commencé.

Est-ce que son travail lui plaisait ? Oui.

Combien d'années d'études avait-il fait ? Beaucoup.

Avait-il déjà enseigné ? Non.

Avait-il des frères et sœurs ? Non.

Était-il obligé de boire un whisky chaque soir ? Oui.

Pourquoi ne portait-il jamais de cravate ? Silence.

Depuis combien de temps connaissait-il Pierre ? Une éternité.

Pierre était-il son meilleur ami ? Oui.

Mais alors, pourquoi n'avait-il pas été augmenté ? Silence.

Le fait qu'il ne lui disputerait jamais sa place n'était-il pas aussi ce qui plaisait à Pierre ? Silence.

Est-ce qu'il n'avait pas envie de gravir les échelons ? Non. Il n'avait absolument aucune ambition sur ce point.

Pourquoi sa mère ne s'était-elle pas convertie ? Et se sentait-il juif malgré tout ? Qu'est-ce qui lui plaisait dans le fait d'écrire

sur des meurtriers ? Pourquoi ne s'était-il jamais marié ? Parce qu'il n'aimait pas les enfants ?

Lui, ne pas aimer les enfants ? N'importe quoi. Bien sûr qu'il aimait les enfants. Bon, peut-être pas autant qu'il aimait le chien de Pierre…

Et que dirait-il si elle se retrouvait enceinte ?

Ce qu'il dirait ? Il s'était assis sur le lit et l'avait regardée.

Pourquoi ? Tu es enceinte ?

Non, avait-elle répondu, c'était juste une question.

Ça aussi, c'était juif. Un monde au conditionnel. Un monde plein de *devrait*, *aurait*, *serait*, *pourrait*, plein d'hypothèses. Il n'était pas à la hauteur. Le présent lui suffisait. Et s'il en venait à formuler des hypothèses pour un avenir proche, ce n'étaient que des hypothèses sur l'assassin Gilles Neuhart.

"Bon, alors ? (Il regarda Pierre, qui demanda l'addition.) Allez, je te passe les clefs de mon appart et tu peux jouer sur ma Gibson ce week-end.

— Parce qu'en plus, tu as l'intention de partir ?

— Il faut que je fasse le tri dans ce qu'on a, oui.

— Ce qu'on a ? Je ne vois rien, moi, dit Pierre. Bon. Quatre jours. (Ils s'étaient levés.) Mais en échange, tu prends le morveux."

Le morveux, c'était le stagiaire de la rédaction, fils de la troisième femme d'un gros actionnaire. Si le morveux avait jamais éveillé la moindre sympathie chez l'un des collègues, elle avait aussitôt été réduite à néant par la manie qu'il avait d'enchaîner questions et suggestions sans s'arrêter. Ça, oui, le petit gars était motivé. Mais était-ce parce que beau-papa faisait partie du conseil d'administration ? Sans doute pas. À cet âge, on était toujours ambitieux. C'était bien ce qui faisait qu'on trouvait les jeunes sympathiques, pas vrai ? Non, c'était ce qui faisait qu'on les trouvait encombrants.

6

Il s'apprêtait à appeler Carletti quand Pierre se planta devant son bureau avec le jeune homme, et Marc put voir sur les visages

narquois de ses collègues la joie maligne qu'ils éprouvaient tous à le voir forcé de travailler pendant six semaines avec ce boulet. Ma foi, il leur accordait ce petit plaisir.

"Rappelez-moi votre nom, déjà ?, demanda-t-il au jeune homme, une fois Pierre sorti.

— Alex."

Marc l'examina. Alex, donc. Il n'avait même pas l'air antipathique, un peu trop couvé, peut-être, comme s'il avait été pendant des années le petit chéri choyé d'une mère célibataire.

"Et vous avez quel âge ?

— Vingt et un ans."

On lui donnait bien trois ou quatre ans de moins. Il était quasiment imberbe. Pas encore vraiment sorti de l'âge androgyne.

"Qu'est-ce que vous avez fait, avant ?

— Des études d'informatique. Mais j'ai arrêté.

— Ça veut dire que vous savez décoder des mots de passe en un rien de temps, comme les vrais hackers ?

— Oh, c'est une idée reçue, malheureusement. L'informatique, c'est beaucoup plus théorique qu'on le croit. On fait aussi de la programmation, bien sûr, mais il s'agit surtout de savoir de quelle façon sont représentées les données, ce que sont vraiment les informations et comment des informations se transforment en d'autres informations, par exemple comment une requête devient un résultat…

— OK, c'est bon, coupa Marc. Vous allez vous charger du travail de recherche. (Bon Dieu, il ne pouvait pas se tenir droit ?) Éventuellement, je vous ferai aussi rédiger un petit article, enfin, nous verrons. Vous commencez lundi à neuf heures. Et, Alex, si vous voulez que les choses se passent bien entre nous, rendez-moi un service : évitez que votre enthousiasme ne m'épuise. (C'était un peu dur, il le savait, aussi poursuivit-il avec un peu plus de circonspection.) Ici, le zèle est considéré comme un sacrilège envers les dieux. (Mieux ? Non.) L'ardeur de la jeunesse illustre surtout une chose, c'est que, dans notre métier, on est très exposé à l'érosion, vous voyez ?"

Le jeune homme approuva, alors qu'évidemment il ne pouvait pas avoir la moindre idée de ce que voulait dire Marc. Comment aurait-il pu ? Pour comprendre, il aurait d'abord fallu qu'il voie jour après jour sa fougue s'effilocher sous le coup des directives. Le petit

gars voulait voir à quoi ressemblait le monde du travail ? Première leçon : l'usure. Voilà à quoi l'on joue quand on travaille. L'usure, ce mal pernicieux qui, en quelques années à peine, transformait un débutant enthousiaste en un pro aigri. Pour s'en convaincre, il suffisait de jeter un coup d'œil sur les collègues devenus cyniques à la sueur de leur front. Le contraste entre eux et ce jeune homme qui, d'excitation, se mordait la lèvre inférieure était accablant. Bon, il lui donnerait un petit quelque chose à faire pour le week-end.

"Laissez-moi votre numéro de portable, on ne sait jamais."

Ravi, le jeune homme en était encore à griffonner ses coordonnées sur un carnet que Marc regrettait déjà sa décision, condamné qu'il était à passer les six prochaines semaines sinon à freiner, du moins à canaliser l'entrain de la jeune recrue. Peut-être même cet enthousiasme serait-il communicatif. Allait-il y prendre goût ? Très certainement. Et alors ? Alors, il ne lui restait plus qu'à en prendre son parti.

Marc connaissait Carletti depuis dix ans. À l'époque, il était encore policier de terrain et Marc venait juste d'admettre que l'idée d'écrire une thèse avait été illusoire. Il avait accepté un poste au journal et commençait à s'intéresser au milieu des drogués, des dealers et des assassins quand plusieurs enquêtes successives avaient placé l'agent de police Patrice Carletti sur son chemin.

Le chaos auquel il avait fait face, l'absurdité de la violence à laquelle il s'était soudain trouvé confronté, le mutisme sous la coupe duquel elle s'exerçait, tout cela l'avait laissé pantois. Dans son monde à lui, les choses étaient ordonnées, soignées et pensées dans le détail. Dans son monde à lui, l'illégalité elle-même avait une logique, et même le non-respect des lois pouvait être justifié par des arguments plausibles d'ordre sinon moral, du moins économique. Mais quand un dealer de crack de vingt-trois ans tirait une balle dans le ventre de sa femme pour une histoire de place de parking ? Quand des jeunes de dix-sept ans, par ennui et pour quelques euros, agressaient des retraités, tabassaient leurs victimes en silence et, sans montrer la moindre émotion, les rouaient de coups de pied, se servant du vol comme d'une occasion pour… Pour quoi ? Pour extérioriser leur colère ? Sonder les frontières de l'acceptable ? Prendre la mesure de leur propre puissance ? Ritualiser

l'acte de violence ? Il n'en savait rien. C'était une violence qui se nourrissait d'elle-même, une violence que la raison était inapte à appréhender et qui n'avait pas d'autre mobile que son propre élan implacable. Elle le laissait sans voix. Et semait le doute en lui quant à l'existence d'une compréhension mutuelle, d'un stock de valeurs communes qui structurât encore la vie en société et permît dans une certaine mesure de l'anticiper. Quel lien existait encore entre les victimes et les coupables ? Poursuivaient-ils les mêmes objectifs ? Affrontaient-ils les mêmes problèmes ? Partageaient-ils les mêmes chances ? Oui, vivaient-ils seulement dans le même monde ? Qu'y avait-il de commun entre, d'un côté, une bande de jeunes de dix-sept ans pour qui le vol, la violence physique et le chantage étaient depuis longtemps quotidiens et, de l'autre, un bijoutier de quarante-deux ans ? Où leurs chemins se croisaient-ils ? Nulle part ailleurs, bien sûr, que sur le lieu du crime.

Devant ces jeunes de dix-sept ou vingt ans, orphelins de tout sentiment d'empathie envers leurs victimes et incapables de saisir émotionnellement les conséquences de leurs actes, les énoncés philosophiques qui l'avaient vu grandir lui apparaissaient comme des coquilles de noix vides. La raison comme *faculté des principes* ? Comme *faculté de ramener à l'unité les règles de l'entendement au moyen de certains principes* ? Eh bien, pas forcément ici, dans les entrailles de la ville. Il avait été rassuré que Carletti le prenne sous son aile et, pour une raison inconnue, accepte de lui ouvrir la porte de son territoire, la rue. Pendant de nombreuses années, il avait pu l'accompagner régulièrement dans ses patrouilles. Il l'avait vu surveiller la gare du Nord, cette plaque tournante de la guerre des gangs, chasser les dealers de crack de la rue Myrha, plaisanter avec les prostituées, rue Sofia, et apprivoiser les hordes de jeunes en mal de pillage et de rapine qui, tous les week-ends, prenaient le RER pour fuir la banlieue et conquérir la ville. Combien de fois avaient-ils fait ensemble les courses au supermarché tamoul, cingalais ou pachtoune, déjeuné dans un restaurant chinois, profité du coup de ciseaux du coiffeur africain ? Et puis un jour, Patrice Carletti avait été promu et condamné à un poste administratif bien payé. Depuis, il occupait dans un grand bureau lumineux les fonctions d'adjoint au chef du 2e district de police judiciaire et écoutait chaque matin ce que les gars qu'ils supervisaient avaient

à lui rapporter en matière de contrefaçon de cartes de crédit, de contrebande, de faux monnayage, de blanchiment d'argent, de vol de voitures, de jeux de hasard, de drogue, de prostitution, d'enlèvement, de traite d'êtres humains et de meurtre. On appelait cela "faire carrière". On appelait cela "aller de l'avant". "Donner le ton", "être décisionnaire" – distinction, aura, pouvoir. Seulement, pour le commissaire divisionnaire Carletti, avant toute autre chose, c'était la fin des patrouilles et de la chasse. Carletti, lui, appelait cela "être mis au rancart", rien d'autre. À tout juste cinquante-deux ans, en plus. Sept mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait pris sa place parmi les puissants, et il regrettait la vigueur de sa jeunesse, les heures supplémentaires, les permanences de nuit et les repas avalés à la va-vite.

Marc le voyait toujours. Peut-être même plus souvent que par le passé. Il aimait discuter avec lui quand il travaillait sur un article. Il ne connaissait personne qui puisse se vanter d'avoir une telle expérience et dont il estime autant la connaissance du genre humain. Personne dont les conseils ne lui étaient si précieux.

"Tout le monde parle toujours du mobile, Rappaport, mais est-ce qu'il y a d'autres mobiles que l'appât du gain et l'avidité ? Oublie le mobile et concentre-toi sur la victime. Si tu arrives à comprendre comment la victime est tombée dans le piège, alors tu as la combine du coupable, et tu sais aussi à quoi ressemble l'empreinte génétique de ses actes."

Comment Émilie était-elle tombée dans le piège ? Pour Carletti, la question ne se posait plus puisqu'ils avaient arrêté le coupable. Ou plutôt : puisque les dernières avancées technologiques le dispensaient de réfléchir sur une affaire qui datait de leur puberté boutonneuse à tous deux. De toute façon, en ce moment, Patrice Carletti n'avait plus en tête que les bureaucrates et les directives qui l'avaient forcé à mettre la pédale douce. Un travail de bureau. Rien de pire pour un Corse. Sauf, peut-être, d'être déchu au rang de bénéficiaire de l'aide publique et de toucher le RMI ou une pension d'invalidité.

Carletti était intimement persuadé d'être un vrai Corse. Et de la même manière, il croyait dur comme fer que Marc était un vrai juif. De ceux qui se distinguent par leur intelligence, leur zèle culturel, leur connaissance du monde, le tout ourlé d'une

inévitable pointe d'humour. Aucun juif n'aurait validé cette définition du judaïsme. En guise de compliment personnel, passe encore, mais certainement pas s'il fallait y voir des principes de vie perçus comme communs. Principes de vie qui, d'ailleurs, n'intéressaient pas Carletti le moins du monde. Lui aussi était passé maître dans l'art de se mentir. Il voulait croire que si Marc et lui étaient liés, c'était parce qu'ils appartenaient tous deux à des minorités (juifs ou Corses, même combat), alors que leur amitié masculine reposait sur quelque chose de beaucoup plus complexe, qui touchait aussi au fait qu'ils étaient pleinement conscients de leur fragilité – et de leurs désirs. Mais ainsi juché sur le trône des minorités, Patrice Carletti aimait se moquer gentiment de ses collègues, ce petit peuple de fonctionnaires qui parlait constamment de ses RTT.

"Quand ils ne sont pas en train de compter le nombre d'heures supplémentaires accumulées et les jours de congé qu'ils peuvent empocher, ils calculent s'ils ont amassé assez de points pour la retraite anticipée. Est-ce que tu connais un seul autre endroit, Rappaport, qui souffre ainsi de manière chronique ? Dans ce pays, il n'y a pas de secrétaires médicales, d'imprimeurs, d'enseignants, de juges, ni de policiers, il n'y a que des professionnels de la souffrance. Ici, à mon étage, ils souffrent tous le martyre. Ma secrétaire a le rhume des foins, son petit garçon a des maux de ventre. La nana des archives a mal au dos et le gars de l'informatique des insomnies. Ils passent leur temps à se plaindre, plantés devant la machine à café. Ils se plaignent de la chaleur et de la pluie, du métro aux heures de pointe, de leur salaire…"

Et de leurs collègues, songeait Marc dès que Carletti entamait son discours.

La vérité, c'était que Carletti était aussi corse que Marc était juif. En d'autres termes, ils étaient l'un et l'autre le prototype même du Français, qui passait son temps à caresser l'illusion de ne pas faire partie de la bande parce qu'il était homosexuel ou de sexe féminin, trop jeune, trop vieux, trop pauvre, trop riche, corse, juif, arabe, auvergnat, chinois, polonais, vietnamien, italien, algérien, végétarien. On pouvait même être fermement convaincu d'être discriminé à cause de ses origines bretonnes. Patrice Carletti, en tout cas, veillait comme sur un trésor sur ce sentiment de ne pas en être.

Et qu'y avait-il de plus français, on se le demande, que de s'enorgueillir sans cesse de sa sacro-sainte singularité et d'en souffrir ?

7

Carletti décrocha dès la deuxième sonnerie.

"Neuhart est toujours chez vous ?

— Pourquoi ?"

Encore un pourquoi, à croire que c'était la journée.

"Je veux faire un article sur lui.

— Tu en as déjà fait un, non ?

— Oui, mais j'aimerais aller plus loin, mettre en lumière son entourage, saisir ses motivations, l'aspect humain, quoi…

— Depuis quand est-ce que vous vous intéressez à l'aspect humain ?

— Est-ce que je peux assister à un interrogatoire ?

— En tant que quoi, en tant que moustique ? Tu peux me dire comment je dois justifier ta présence auprès de son avocat ? Et puis, de toute façon, cette histoire, c'est du réchauffé. Tu le sais aussi bien que moi."

Marc ne releva pas et préféra demander : "Il est en garde à vue depuis combien de temps ?

— Depuis hier.

— Ça veut dire qu'il sera transféré à la Santé demain au plus tard.

— Ça ne veut rien dire du tout.

— Il est mis en examen ?

— Il passe aujourd'hui devant le juge d'instruction.

— Laisse-moi être là pour l'interrogatoire", supplia Marc, sachant pertinemment que si Neuhart était transféré à la prison le soir même, il serait plus difficile, voire impossible de l'approcher.

Il dut insister encore un bon moment : Carletti avait prévu de fuir la canicule dans une salle de cinéma des Grands Boulevards, quel que soit le film qu'on y passait, du moment que l'endroit était climatisé, mais il finit par se laisser convaincre et accepta au moins que Marc vienne encore une fois jeter un coup d'œil au dossier.

On était vendredi. Dans quelques heures, mis à part un stupide divorcé comme Carletti et un stupide célibataire comme lui, soit deux hommes plus ou moins sans attaches, il n'y aurait plus personne au commissariat. Marc imaginait sans peine pourquoi le commissaire avait décidé d'aller directement de son bureau au cinéma, sans s'arrêter à une terrasse. En été, on n'y voyait que des couples étroitement enlacés… Le vendredi, entre cinq et six heures, quand les bureaux se vidaient peu à peu avant un long week-end ensoleillé, même Marc, pourtant si épris de sa liberté, devait veiller à ne pas se laisser gagner par une dépression soudaine.

Il arriva en pleine fête. Les Stups, qui avaient arrêté deux dealers après des semaines d'enquête, mangeaient une pizza et célébraient gentiment leur succès à la bière.

"Trois tonnes de cannabis et soixante-quatre kilos de résine", lui révéla un petit roux prénommé Arthur, et tandis qu'il lui racontait fièrement les semaines de filature et d'écoute, puis le guet-apens à un péage aux environs de Paris, Marc ne put s'empêcher de faire le calcul. Il jeta un bref coup d'œil à Carletti qui flirtait à la porte avec une jeune policière. Trois tonnes. Trois mille kilos. En ce moment, il payait son dealer dix euros le gramme. Mais d'où ces petits jeunes qui faisaient les intermédiaires tenaient-ils tant d'argent ?

"Ils ont quel âge ?" demanda Marc dans l'escalier qui menait au bureau de Carletti quand, fidèles à leur rituel, ils s'arrêtèrent au distributeur de boissons du deuxième étage.

Le commissaire divisionnaire comprit aussitôt : "Vingt-deux ans. Et ça n'est certainement pas leur premier coup, sinon ils n'auraient pas eu cette livraison. (Il sortit quelques pièces de la poche de son jean, choisit une boisson, appuya sur le bouton.) Avec un peu de malchance, reprit Carletti tandis qu'ils regardaient tous deux la canette dégringoler dans le tiroir du bas, ils en prendront pour dix ans et sortiront au bout de cinq pour bonne conduite parce que les prisons sont surpeuplées. (Il lui tendit le Coca-Cola et glissa de nouvelles pièces dans la fente.) Ils ne sont pas bêtes, Rappaport. Ils voient leurs pères s'user toute leur vie au travail. Et pour quoi ? Pour que les autres s'enrichissent. Ils les voient

rentrer à la maison lessivés, usés, rompus de fatigue, pour avoir quoi, au bout de trente ans ? Pas bien plus qu'un pauvre livret d'épargne et une hernie. La génération qui est en train de devenir adulte n'en a rien à faire de l'assimilation. Ces jeunes n'ont aucune envie d'être exhibés comme modèles d'intégration. Ce qu'on pense d'eux, ils n'en ont rien à cirer. Ils ramassent en un mois bien plus que leurs pères qui triment sagement à l'usine, et même plus que toi et moi réunis. Et sûrement bien plus que le lèche-cul de première à qui tout le monde a prédit un brillant avenir parce qu'il est allé jusqu'au bac et qui se retrouve quand même chez Burger King pour sept euros quarante-sept de l'heure parce qu'il n'y a pas de travail pour les jeunes.

— Qu'est-ce que tu veux insinuer ?

— Rien.

— Tu nous fais une apologie du crime ?

— Crois ce que tu veux, répondit Carletti.

— Est-ce que tu serais en train de devenir le genre de flic qui comprend les criminels ?"

Ils étaient arrivés au bureau encombré qu'occupait le commissaire divisionnaire.

"Le monde est quand même bien pourri, tu sais. (Carletti lui fit signe de s'asseoir où il pouvait.)

— Ouh là, l'ami, fais attention ! Si Aubert s'aperçoit que tu te mets à défendre les dealers devant la presse française…"

Aubert était le chef du 2e district de police judiciaire et par conséquent le supérieur hiérarchique de Carletti. Il avait pour habitude de faire circuler par mail des informations sans aucun intérêt pour personne, à moins qu'il ne sillonne les bureaux peu avant l'heure du déjeuner pour s'assurer de la bonne marche des choses et empêcher tout le monde de travailler.

Carletti repoussa *L'Équipe.*

"Mets-toi là.

— Tu ne veux pas ranger un peu ? demanda Marc par pure habitude, alors qu'il connaissait la réponse.

— Non."

Marc soupira et s'assit sur le vieux canapé en velours dont la couleur restait indéfinissable, à mi-chemin entre le vert et le marron. Un reliquat du prédécesseur de Carletti, déjà à la retraite depuis

longtemps ; de la marchandise volée que personne n'était jamais venu réclamer. Et pour cause.

Avec ses cartons de preuves empilés près de la porte, ses étagères et ses meubles-classeurs débordant de factures, de brochures, de modes d'emploi, d'articles de journaux, d'informations dépassées et de courriers en tous genres, amassés pendant des années de travail minutieux et conservés selon un ordonnancement que seul Carletti connaissait, la pièce ressemblait plus à un débarras qu'à un bureau. Sans oublier la célèbre collection de mignonnettes exposées partout où il y avait de la place : Bols Crème de Cacao, Brandy Stock 84, Hennessy X.O, Royal Jamaican Rum, Aalborg Jubilaeums Akvavit, Campari, Jägermeister, Ouzo, Pernod… S'il était depuis longtemps guéri de sa collectionnite, Carletti n'en était pas moins voué, à chaque retour de vacances, à recevoir de ses collèges une petite bouteille prélevée dans le minibar de l'hôtel. Seule sa table de travail, d'où il avait vue sur un tilleul, était relativement bien rangée.

"Alors, qu'est-ce que tu veux savoir sur Neuhart ? demanda Carletti, prenant place lui aussi.

— Est-ce qu'il a avoué ?

— Il ne comprend pas ce qu'il fait ici. Il n'a rien sur la conscience. Et patati et patata. (Il plissa le front.) Il a peur. Mais je ne sais pas de quoi. Il n'est pas juste intimidé. Il a la trouille."

La sonnerie du téléphone retentit. Carletti décrocha, agacé, expédia la conversation, puis tendit à Marc le dossier sur Émilie Thevenin en même temps qu'il appelait son assistant.

"Dimitri ! cria-t-il, et un jeune homme à lunettes apparut dans l'encadrement de la porte. Le juge d'instruction n'a pas eu le dossier sur l'assassinat de la rue Tesson. Tu le lui apportes ?

— Oui, chef.

— Dimitri ! lança-t-il encore alors que celui-ci tournait les talons et s'apprêtait à sortir. Qu'est-ce que les gars des Stups ont rapporté, tout à l'heure ?

— Vous voulez parler des cartons qui sont dans la cave, chef ?"

Carletti se redressa.

"Évidemment.

— Des contrefaçons d'articles de marque qu'ils ont trouvées ce midi au rez-de-chaussée d'un immeuble de la rue des Poissonniers.

Les receleurs s'apprêtaient à charger la marchandise et ils en ont profité.

— Inventaire ?

— Comme d'habitude, répondit Dimitri, faux sacs Louis Vuitton, lunettes, foulards, porte-monnaie et ceintures Versace, montres Seiko et Cartier…

— Il y a des entrepôts dans l'immeuble ?

— Oui, chef.

— Alors trouvez les propriétaires et les locataires et faites une petite visite aux marchands ambulants."

Tous deux savaient que ça ne servirait pas à grand-chose.

"Bien, chef, répondit Dimitri. Autre chose ?

— On a du nouveau sur la disparue de la rue Binet ?

— Non.

— Qui s'en occupe ?

— Le jeune Bonneau.

— Qu'il prenne contact avec la fille.

— D'accord, chef."

Carletti le laissa enfin partir.

"Alors, demanda le commissaire divisionnaire quand Marc lui eut rendu le dossier. Passionnant, pas vrai ?"

Marc ne releva pas.

"Est-ce que je peux être là quand vous repassez Neuhart à la moulinette ?

— Non. Hors de question.

— Laisse-moi au moins le voir une fois."

Carletti soupira en regardant l'heure. "Tu ne lâches jamais le morceau, toi. Bon, OK, d'accord."

En redescendant au premier étage où étaient les cellules, ils retrouvèrent l'agitation caractéristique du commissariat.

"Conduisez Neuhart dans la salle de pause, s'il vous plaît, dit Carletti à un jeune policier en uniforme qui montait la garde devant les cinq cellules. Et apportez-nous aussi du café, si vous voulez bien."

Carletti conduisit Marc à l'autre bout du couloir, jusqu'au refuge que les policiers s'étaient aménagé dans vingt mètres carrés avec des chaises et des fauteuils dépareillés, une table, un frigidaire, un

micro-ondes, une télé et, cerise sur le gâteau, un baby-foot. Les deux fenêtres étaient orientées au nord, de sorte que le plafonnier était toujours allumé.

"Assieds-toi là, dit Carletti en montrant une chaise adossée contre le mur, juste à côté de la porte. Et pas un mot.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Tu verras bien."

Il avait l'air de s'amuser. Tant mieux.

8

"Je me suis dit que vous auriez peut-être envie de vous dégourdir un peu les jambes. La cellule n'est pas bien grande, dit Carletti quand on lui amena Gilles Neuhart. Nous n'avons pas de cour, il faudra vous satisfaire de cette salle de pause. J'ai commandé du café. Vous vous sentez comment ?"

Le suspect avait dormi tout habillé, ses vêtements étaient chiffonnés, sa mine aussi. Il portait un costume qui était loin d'être neuf, mais de belle coupe et taillé dans une étoffe élégante, sûrement haut de gamme – Marc aurait pu parier que Neuhart l'avait acheté un samedi, pendant les soldes, sous les injonctions de sa femme qui suait dans son gros manteau d'hiver, assise sur un petit tabouret. Un costume de très bonne qualité qu'il avait dû se sentir obligé d'acheter après avoir obtenu une promotion à la banque. Désormais, c'était de l'histoire ancienne. Deux jours de garde à vue avaient suffi pour en arriver là. Deux jours, rien de plus, pour faire tomber la digue de protection qu'il avait construite toute sa vie.

"Vous voulez manger quelque chose ?" demanda Carletti.

Neuhart secoua la tête et s'assit sur la chaise qu'on lui proposait. Il avait l'air abattu. Et visiblement, il était inquiet, à l'affût de quelque chose à quoi se raccrocher. Ses yeux rougis passèrent la pièce au peigne fin, s'arrêtèrent un instant sur Marc, mais sans lui accorder plus d'attention, puis se tournèrent vers Carletti dont il suivait le moindre mouvement, comme si le fait que

le commissaire divisionnaire ouvre la fenêtre, éteigne la lumière ou se gratte le menton avait pu le renseigner sur son sort. Carletti finit par s'asseoir lui aussi.

"Votre avocat a appelé, dit-il. Il est dans les embouteillages. Il a demandé qu'on l'attende. (Le jeune policier entra avec le café.) Vous prenez du lait et du sucre ?

— Non, merci, répondit Neuhart.

— Vous avez pu dormir ?

— Ça va.

— C'est l'alcoolique d'à côté qui a trop braillé ?"

Voyez-vous ça. Carletti était en pleine forme. Il s'amusait et faisait son petit spectacle pour Marc, qui savait bien à quoi servaient ces "Vous avez eu de quoi manger ? Ça n'était pas trop mauvais ? Vous avez pu parler à votre femme ? Elle vous a apporté des vêtements propres ?". La conversation n'avait pour seul but que de permettre à Marc d'observer le suspect dans un moment de détente. De l'entendre parler de manière aussi naturelle et décontractée que le permettait sa situation. "Quand tu connais le niveau zéro de nervosité, il t'est plus facile ensuite d'identifier les questions qui font perdre les pédales, lui avait un jour expliqué Carletti. Si tu fais l'économie de la causerie du début, tu ne sauras jamais avec certitude si le suspect est tendu parce qu'il est assis face à un flic ou bien si c'est l'une des questions que tu lui as posées qui l'a inquiété. Tout le monde croit toujours que je veux établir un lien de confiance. Comme s'il suffisait pour ça de demander à quelqu'un s'il veut un verre d'eau."

"On ne pourrait pas commencer ?"

Neuhart était si nerveux qu'il ne tenait pas en place sur sa chaise.

"Pardon ?

— On ne pourrait pas déjà commencer ?"

Le commissaire divisionnaire le regarda, surpris.

"Vous voulez mener l'entretien sans votre avocat ?

— Oui, oui, voilà.

— Vous n'êtes pas obligé de témoigner, vous le savez, n'est-ce pas ?

— Finissons-en."

Ils n'avaient pas réservé de salle d'interrogatoire et se contentèrent d'un bureau vide, où Carletti fit venir un certain Russo, inspecteur chargé de consigner la déclaration de Neuhart. Carletti fit part de ses droits au suspect, lui rappela les faits dont on l'accusait, et ils commencèrent.

Ils étaient cinq dans la pièce. Dimitri, l'assistant de Carletti, s'était joint à eux entre-temps, même s'il se contentait d'écouter sans grand intérêt ce qui, d'après Neuhart, s'était déroulé vingt-sept ans auparavant dans cet appartement de passe proche de la gare Montparnasse. Ils n'interrompirent pas Neuhart, ne lui posèrent pas de questions, n'exposèrent pas leurs réserves ; seul Russo, à un moment, perdit le fil de la prise de notes et demanda qu'on répète ce qui avait été dit. Ensuite, Carletti entreprit de resserrer l'étau.

"C'est un jeu qui a dégénéré ? C'est ça ? Elle s'est moquée de vous ? Elle vous a tourné en ridicule ?"

De toute évidence, Neuhart luttait contre un déferlement de sentiments que les mots – ou plutôt le souvenir évoqué – avaient fait naître en lui. Il se passait les mains sur le visage, dans les cheveux, ajustait sa veste, puis croisait ses doigts frénétiques, les pressait si fort que leurs jointures blanchissaient.

"Vous êtes un garçon bien, pas vrai ? Vous écrivez de longues lettres d'amour, vous emmenez les filles au cinéma. Aller voir une pute, c'est déjà suffisamment scandaleux."

Carletti posait son regard fixe sur Neuhart après chaque question, et Neuhart rougissait et bégayait chaque fois.

"Mais comment est-ce que vous avez fait, Neuhart ? Elle vous a aidé ? C'est elle qui est allée chercher ce bas ? C'est elle qui vous a montré comment la ligoter ? Qui de vous deux a eu l'idée de l'attacher ?

— Non, non, non, je ne l'ai pas… Je ne l'aurais jamais…"

Neuhart se prit la tête entre les mains.

Carletti adopta une voix réconfortante, à l'opposé de son regard acéré, aux aguets :

"Bien sûr que vous ne vouliez pas l'étrangler. C'était un jeu, n'est-ce pas ? Vous êtes excité. Vous voulez voir comment c'est, ce que ça fait avec un peu de violence. Et d'ailleurs, elle était d'accord. Mais vous ne savez pas vraiment comment vous y prendre.